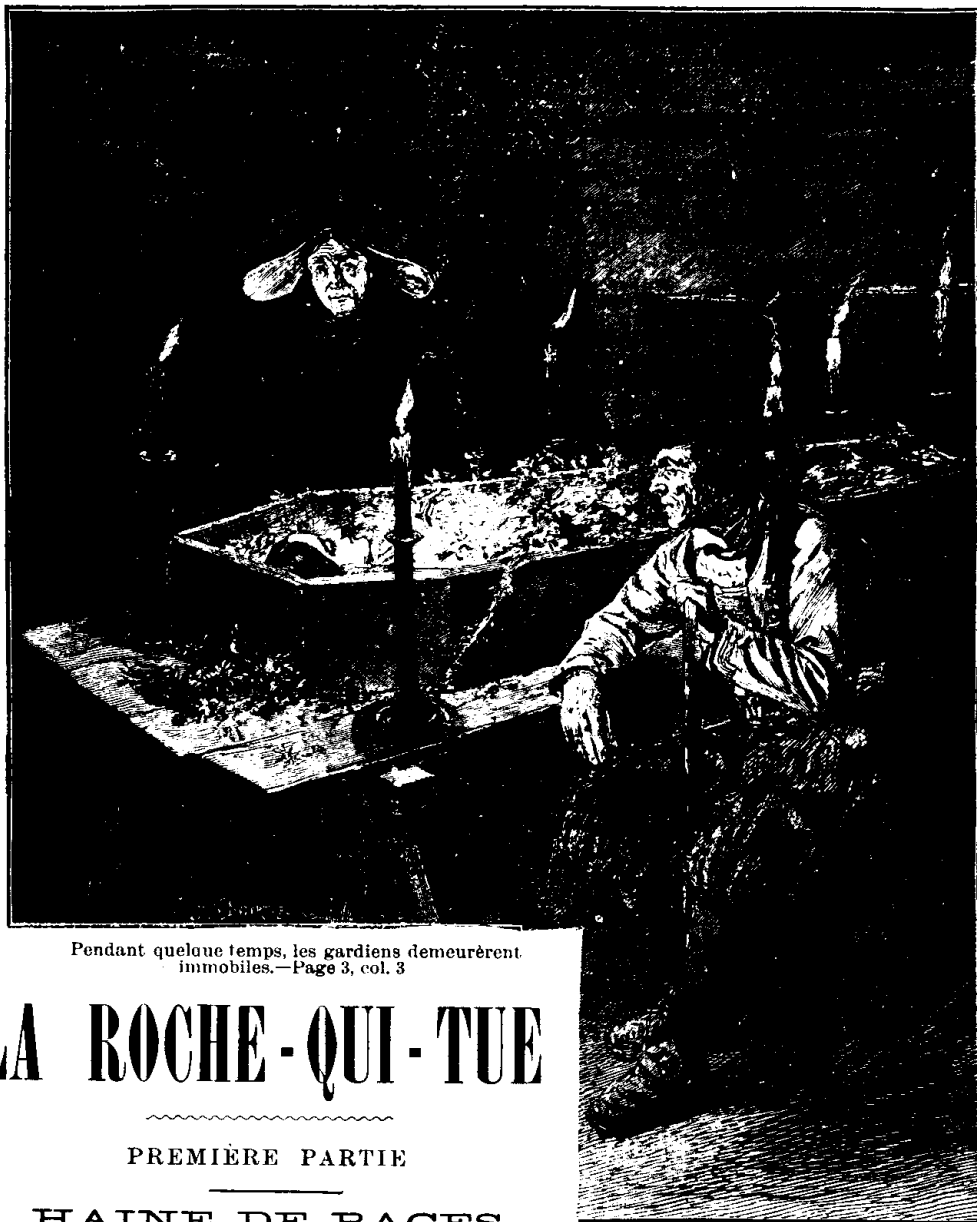




Pendant quelque temps, les gardiens demeurèrent immobiles.—Page 3, col. 3

LA ROCHE-QUI-TUE

PREMIÈRE PARTIE

HAINES DE RACES

I

LA MORTE EN BLANC

Nuit d'hiver, sombre et glacée. Le vent soufflait par rafales, poussant à la côte des vagues lourdes qui semblaient rouler des pierres, tant leur sinistre heurt faisait crier les galets de la grève. Elles portaient des glaçons ; car, depuis une semaine, c'était le même vent qui rongait les bords de la Manche, de l'Aber-Vrach à la baie de Cancale.

Dans les champs, les arbres ployaient leurs longs squelettes, et les branches des peupliers balayaient les routes désertes. Il y avait dans le ciel et sur la terre comme une communauté d'épouvante.

Au versant des coteaux qui bordent le val du Dou-ron, un manoir se montrait, à moitié caché par un bois en ce moment sans feuilles, et, dans la grande salle basse du manoir, réchauffée par un large feu de bûches, quatre personnes assises devant la cheminée s'entre-tenaient à mi-voix, avec un accent de profonde tristesse.

— Les temps sont durs, monsieur le Comte, disait un grand vieillard à cheveux blancs, vêtu à la manière des paysans riches, c'est-à-dire portant la veste de drap bleu sur un gilet à boutons d'argent, et la culotte de même étoffe, reliée par des guêtres de cuir à de fortes chaussures ferrées.

— Oui, Joël, les temps sont durs, répondit celui qu'on nommait "monsieur le Comte." Il se préparait de terribles choses. Moi qui rentre de Paris, j'y vais retourner sous peu, car le roi a besoin de tous ses fidèles.

— Allez-vous donc me laisser seule encore, Roger ? demanda avec inquiétude une jeune femme à l'aspect

fatigué, qui se souleva dans un large fauteuil de tapisserie.

— Il le faudra bien, ma pauvre amie, répondit le comte. C'est surtout dans le péril que la place d'un gentilhomme français est auprès de son roi.

— Nous sommes de Bretagne, nous, grommela la voix un peu rude du quatrième personnage.

Celui-ci était un gars de vingt-cinq à trente ans, court, d'une carrure énorme, mais d'une figure empreinte de bonté malgré l'aspect farouche de ses traits énergiques.

— Raison de plus pour être fidèles, Vonic, dit encore le comte.

Et brusquement, d'un organe saccadé il raconta les principaux événements de cette terrible année 1789, depuis la date du 5 mai : la convocation des Etats Généraux, bientôt proclamés Assemblée Constituante, le serment du Jeu de paume, la prise de la Bastille, la nuit du 4 août qui avait vu abolir les privilèges, le conflit entre la Cour et l'Assemblée, le roi et sa famille ramenés de Paris à Versailles par la foule affamée.

Capitaine aux gardes-françaises, le jeune comte de Plestin avait vu de près tous les événements dont il parlait. Sa compagnie avait même été l'une des premières à épouser la cause de la Révolution. Elie et Hullin, qui s'étaient fait remarquer à l'attaque de la Bastille et avaient cherché à sauver l'infortuné de Launay, étaient de la compagnie de M. Plestin.

Il narrait toutes ces choses en homme las et découragé, blâmant la faiblesse du pouvoir, tout en reconnaissant le bien fondé des réclamations populaires. Et ses auditeurs attristés penchaient le front sous les prévisions menaçantes que sa parole évoquait à leurs yeux.

— Vous êtes lasse, Aude, dit Roger à la jeune femme. Ne prolongez pas votre veille.

— Je vous possède depuis si peu de temps, mon

ami, répondit-elle, et pour si peu de temps, que je tiens à prolonger mes journées auprès de vous.

Elle murmura ces paroles avec une inexprimable tendresse.

Il crut y démêler une vague amertume, quelque chose qui ressemblait à un reproche.

— Dieu m'est témoin, Aude, murmura-t-il, que je passerais toute ma vie près de vous et de notre enfant ; mais, hélas ! je prévois des jours sombres, plus terribles que nous ne pouvons les prévoir peut-être, et je me dispose à faire mon devoir jusqu'au bout.

La jeune comtesse soupira.

— On s'est beaucoup remué, ces jours-ci, à Morlaix, dit-elle. Il est venu des gens de Brest, qui ont fait entendre de singuliers discours aux paysans. Hier, une troupe d'hommes de mauvaise mine a passé devant le manoir en proférant des menaces.

— Ils n'ont pas dit grand-chose, Madame, fit Joël. Yvon et moi, nous nous sommes avancés vers eux, et, dame ! ils ont vu à notre air que nous n'entendions pas de cette oreille-là.

— Non, ajouta Yvon, ils n'avaient pas le cœur bien solide. Nous leur avons rappelé qu'il ventait fort sur la grève et que c'était un temps malsain pour ceux des villes.

Et le colosse riait d'un rire sans éclats, comme pourrait rire un lion.

— Mon bon Joël, mon bon Vonic, prononça la comtesse, vous êtes braves et forts tous les deux. Je ne crains rien sous votre garde. Mais il faut veiller tout de même. Vous savez les nouvelles de France. En bien des endroits on a tué les seigneurs et brûlé les châteaux.

En ce moment le lourd marteau de la porte donnant sur la cour intérieure fit résonner son choc sourd, emplissant la maison d'un bruit sinistre.

On entendit l'aboi guttural de Rutsud, le chien de garde, qui dormait dans la cuisine. Les quatre interlocuteurs tressaillèrent, et la jeune femme, toute à ses pensées d'épouvante, se pressa dans les bras de son mari.

Un second coup aussi violent retentit.

— Qui peut venir à pareille heure ? questionna-t-il vaguement.

Joël et Yvon avaient couru jusqu'à la cuisine, où déjà l'une des servantes, endormie au coin du feu, venait de secouer son sommeil et interrogeait, sans ouvrir la porte, le nocturne et bruyant visiteur.

Car, en effet, rien n'était moins rassurant que ce coup de marteau à pareille heure.

Depuis que la Révolution, brusquement déchaînée par les lois nouvelles que promulguait l'Assemblée, emplissait la France d'un souffle de liberté, les malandrins de toute envergure se donnaient carrière, ainsi qu'il arrive toujours dans les jours de trouble.

En Lorraine, en Champagne, en Provence, en Bourgogne, en Languedoc, des châteaux avaient été assiégés, mis à sac, brûlés. Une jacquerie, qui se recrutait parmi les pires éléments populaires, s'efforçait d'entraîner le peuple à la violence, mettant dès lors une ombre sanglante sur le soleil levant des temps nouveaux.

En Bretagne, aucun événement de ce genre ne s'était produit encore. Mais l'universelle fermentation y grondait, préparant par une terreur latente les esprits à la lâcheté et aux fureurs des convoitises criminelles.

Cependant Vonic et Joël soutenaient les questions de la servante.

Une voix vint du dehors, criant :

— Ouvrez sans crainte, Yvon. C'est moi, Julot. Il faut que je voie monsieur le comte.

En un clin d'œil, la lourde barre de fer qui verrouillait la porte fut enlevée. Le nom de Julot avait suffi.

Ce Julot était le garde-chasse des sires de Plestin. Il était d'une longue lignée de fidèles serviteurs. Ancien soldat de la guerre de Sept ans, il n'était plus jeune. Mais on le savait brave et incapable de la moindre inadvertance dans son service.

De la salle, M. de Plestin et sa femme avaient entendu le bref dialogue.